

MOI, MARTA STRUMPF

Cinq heures viennent de sonner à l'église d'Auteuil où se célèbrent les mariages comme il faut et les baptêmes assortis. Pour ne point changer, il pleut à verse. En bottes cuissardes et imperméable de cuir, la jeune femme descend du taxi, sa mallette sous le bras, devant l'un des derniers hôtels particuliers du village, coincé entre deux hautes murailles de béton. Elle en pousse la grille et fonce, tête baissée, à travers le jardin détrempe.

Courbés sous l'averse, les rares passants qui assistent à la scène la suivent un instant du regard et lui envient peut-être son ressort, son impétuosité, sa fougue, qui sont d'une pouliche de race dont aucun licol n'a encore brisé l'élan. Tandis qu'elle s'ébroue sous la marquise au bout de l'allée, la porte de l'hôtel particulier tourne sur ses gonds.

- C'est toi, Marta ? Entre, dit Clotilde en la déchargeant, dans le corridor, de son bagage. Les filles sont déjà là.

Cinq heures, l'heure du thé et des papotages entre amies sur les bonnes, les maris, à la rigueur les amants. Or, si l'on se fie à la tension qui règne, il ne semble pas que les spécimens répartis sur les fauteuils de rotin de la véranda se soient réunis pour "tailler une bavette". Y compris Clotilde, leur hôtesse, elles sont quatre à attendre. Karen, une grande bringue d'Américaine montée en échassier, a spécialement traversé l'Atlantique à cette occasion ; Phyllis, une Anglaise rousse qui croit fermement que le vert sied à son teint, a franchi le "Channel" ; Luz, l'Espagnole, arrive tout droit de Madrid ; Marta, une Allemande, débarque à l'instant de Munich. La plus âgée n'a pas vingt-cinq ans. Cependant, elles ne

gloussent pas, ne s'embrassent pas en se retrouvant, comme les théâtrales et les greluches. Non, elles se serrent vigoureusement la main, comme des hommes, comme des collègues de travail ... Etrange ... Clotilde, une brunette au physique confortablement matelassé, distribue des scotches.

- Ca n'est pas trop tôt ! murmure Phyllis, en lapant le sien. Je me desséchais littéralement ...

- Je t'en prie, dit Marta, agacée. Ton degré d'humidification ne nous intéresse nullement. Nous avons d'autres chats à fouetter.

Incontestablement, c'est elle qui domine ses compagnes. Le plus singulier, dans son cas, est que son autorité émane d'un corps de modèle réduit, qui ne plafonne guère qu'à 1 m 55 du sol. On la qualifierait de Tanagra (surtout lorsqu'on découvre sous le pull, dans l'ouverture du ciré, les coupes de deux seins menus d'une dureté de marbre), si les traits d'un visage aigu, percé d'yeux de couleur violine, et une coiffe de cheveux noirs et plats ne la prédestinaient, plus qu'au rôle de bibelot, à celui de briseuse de vitrines. Telle qu'elle est, en effet, elle frappe. Et l'on défie quiconque la découvre de ne pas demeurer cloué sur place à se demander quelles forces obscures sont concentrées sous ce faible volume, qui hypnotise son entourage, à la façon d'une bombe à retardement. Sous une enveloppe qui paraît exclusivement conçue pour plaire, on sent presque brûler l'étoffe.

- Ainsi, constate-t-elle avec satisfaction, nous voici à pied d'oeuvre. Notre rêve est sur le point de se réaliser ...

- Ton rêve, Marta, s'empresse de corriger Clotilde. C'est toi, et personne d'autre, qui a pris l'initiative de nous réunir ...

- C'est exact, convient-elle. Puisque nos charmes, pourtant si différents, inspirent les mêmes hommes et que nous représentons

pour eux les étapes d'un relais en circuit fermé, n'est-il pas naturel que nous songions à nous organiser, ne serait-ce que pour supprimer le désavantage de notre position ?

- D'accord, acquiesce Karen. Il est de fait que nos compagnons épisodiques ne ménagent guère notre amour-propre. A peine étrennées, nous sommes aussitôt rejetées. La plupart ne nous accordent même pas une période de rodage. Individuellement, nous ne sommes pas armées pour leur rendre la monnaie de leur pièce. C'est pourquoi ton idée d'association nous a conquises. La meilleure preuve en est que nous avons répondu sur l'heure à ton appel. Seulement ...

- Seulement quoi ? lance Marta, en fronçant les sourcils.

L'Américaine hésite un instant à exprimer ses doutes.

- Ne crois-tu pas, énonce-t-elle enfin, que ton projet va un peu loin ? Il y a une marge entre le fait de défendre nos intérêts légitimes et celui de se venger d'une manière atroce ...

Marta hoche la tête à plusieurs reprises, en soupirant de lassitude.

- Décidément, tu n'as rien compris. Que vous enseigne-t-on dans vos collèges ? Les usages de l'époque nous ont ramenées à la condition de vulgaires paillassons. Seules des mesures d'une sévérité exemplaire nous permettront de nous réinstaller dans nos droits. C'est en répandant la crainte que nous gagnerons le respect. Moi, Marta Strumpf, je vous dis : soyons de nouvelles amazones. Il importe de refroidir l'humeur vagabonde de nos petits messieurs. J'ai choisi à dessein, pour notre coup d'essai, un "guignol" ridicule et minable que nous avons toutes pratiqué dans un moment d'aberration. Ce sera lui notre toute première victime. Pas d'opposition ?

- Aucune, s'écrient en chœur Clotilde, Luz et Phyllis.

Karen, quant à elle, ravale sa salive.

- A la bonne heure ! triomphe Marta qui s'enquiert : à propos, où en est-on avec lui ?

Clotilde, la Parisienne, lui fournit les dernières informations.

- Monsieur est au lit, roucoule-t-elle, vaincu par l'influenza. On devrait quand même se dépêcher d'agir car, avec tous leurs antibiotiques, ils sont fichus de le remettre sur pied en moins de deux.

- Tu as parfaitement raison, approuve Marta. Ne perdons pas de temps. Ce sera pour ce soir, donc ...

Ces paroles tombent dans un silence cotonneux, qui en étouffe les harmoniques. On dirait même qu'un frisson (d'impatience ou d'effroi ?) court sur l'échine des filles songeuses.

- Alors c'est notre veillée d'armes, grince Luz, en dévoilant sa denture dans un sourire crispé de carnassier.

Elle lève son verre : "Salaud ! A notre club, à son succès ...".

- Je mangerais bien une bouchée, avoue en dépliant ses fuseaux, Karen qui éprouve soudain un grand vide au creux de l'estomac.

- "Cette grippe, quelle poisse !" râle sous son édredon Attilio Andros, l'infatigable séducteur gréco-italien basé à Paris, confiné à regarder la télévision dans son studio de l'avenue de Malakoff où défilent, selon le caprice du propriétaire, femmes du monde, actrices, bourgeoises, intellectuelles de gauche et même, en période de disette, des tapins. Dieu seul sait en quelle quantité, puisque l'immeuble (dans un souci de discrétion) est dépourvu de concierge et que la gouvernante, une fois sa journée finie, se retire pour la nuit sous son propre toit.

Le seul divertissement d'Attilio est de plumer les oiselles que la curiosité aura jetées dans son nid. Il est rare qu'il plume deux fois la même, le nombre des impétrantes que sa réputation a touchées lui interdisant pratiquement toute réédition autre que consécutive. Mais, aujourd'hui que la maladie a écarté de lui les prudentes et les délicates des bronches, il se contenterait volontiers d'une "resucée". Va-t-il téléphoner à l'une de ses "anciennes", dont il tient la liste sur un calepin, pour faire appel à son instinct maternel et lui offrir de le dorloter, ou la prendre en traître, en lui cachant l'existence des microbes ? Les deux membres de l'alternative ont leurs mauvais côtés : dans le premier, l'élue - se piquant au jeu - pourrait l'abreuver de tisanes ; dans le second, douter de ses réserves à la vue de son état comateux, et s'enfuir promptement ... Non, sans la santé, pas de salut ! Le voilà condamné, par la faute d'un regrettable refroidissement, à passer une nuit abominable.

A moins, évidemment, d'un miracle.

Or, n'est-on pas en train d'appuyer sur son bouton, en bas, à la porte de l'immeuble ? A la hâte, il s'enveloppe dans la courtepointe et se précipite sur l'interphone : "Qui est-ce ?" crachote-t-il dans le micro.

- Marta.

Avec le volume d'affaires que brasse Attilio Andros, un simple prénom ne suffit pas toujours à l'éclairer. Il répète : "Marta qui ?"

- Marta Strumpf, de Munich, précise la voix que la médiocre transmission rend métallique.

- Mais oui ! Que je suis bête ... Au Vier Jahreszeiten, si je ne m'abuse ? Chère Marta, c'est le ciel qui vous envoie. Montez, je déclenche le loquet. Seulement, je vous préviens honnêtement que je ne suis pas ce soir au sommet de ma forme ; une fort méchante grippe me cloue au lit ...

- Je vous soignerai, Attilio.

- Vous me ... ? C'est ça ! D'accord ! Huitième étage. Les ascenseurs sont à droite dans le hall.

Durant l'intervalle qui s'ensuit, il tente de se remémorer les mensurations de sa visiteuse nocturne. Marta Strumpf, voyons ... N'est-ce pas ce Tanagra avec un drôle de museau ? Pas laide, loin de là. Plutôt ... originale. Maintenant, il se la rappelle parfaitement. De l'ardeur, du cran, du rein. De la dynamite dans du papier de soie. Ce ne sera pas du tout désagréable de renouer avec un pareil numéro !

Il entrebaille la porte d'entrée de son studio et, pour ne pas aggraver son mal, court se recoucher.

Marta pénètre dans la pièce. Un sourire ambigu erre sur ses lèvres pâles, apparemment chargé de promesses, en vérité lourd de menaces. Attilio s'émeut en la contemplant mais, avant même qu'il n'ait la possibilité de se récrier, Marta introduit ses quatre compagnes.

- Vous connaissez tout le monde, je pense, ironise-t-elle. Au cas où vous auriez des trous de mémoire, je rafraîchirai vos souvenirs. L'échalas, c'est Karen, New York ; la rondouillette, c'est Clotilde, Cannes (à moins que ce ne soit Deauville) ; la pétroleuse, Luz, Marbella. Et le poil de carotte, Phyllis, Londres : un bel échantillonnage de beautés typiques qui prouve, à tout le moins, votre éclectisme ...

- C'est ... c'est une inva... va... invasion, bégaye Attilio, vaguement inquiet, en ramenant le drap jusqu'au menton dans un geste d'autodéfense dérisoire. De quoi s'agit-il ? D'un tribunal, d'un conseil d'administration ou d'un syndicat ?

- J'ai l'honneur de vous présenter le bureau de notre association, claironne Marta en esquissant une révérence, l'Aaaa... L'Amicale des Anciennes d'Attilio Andros, club que nous avons fondé à seule fin d'évoquer entre nous vos mérites et de comparer, en les commentant, les divers exploits dont nos aimables personnes ont été le prétexte, un soir que vous avez daigné nous gratifier d'une bonté. Si vous consentiez à nous confier vos fichiers, nous recruterions d'autres adhérentes. Songez à l'intérêt de la chose, lorsqu'on sait qu'un Casanova n'a laissé que ses propres écrits pour témoignage de ses prouesses. A nous toutes, nous pourrions, en ce qui vous concerne, composer votre livre d'or pour la postérité ...
- J'ai prononcé récemment une conférence, à l'université de Radcliffe, enchaîne Karen, rougissante, sur le comportement intime du mâle gréco-italien et je ne vous cacherais pas que notre brève aventure m'a fourni l'essentiel de la matière.
- C'est une fameuse idée que vous avez eue là, s'exclame le séducteur à la fois flatté et rassuré sur les intentions du quintette. Il est exact que l'art que je pratique est totalement négligé par les exégètes. On polit de petits chefs-d'oeuvre et pchttt ! autant en emporte le vent. Votre initiative comble une lacune, et rend justice à ma vocation. Aussi serai-je ravi de vous aider dans vos recherches. Malheureusement, je n'ai rien d'un théoricien et, en dehors d'une démonstration concrète, je ne vois pas comment je pourrais ...
- Nous n'osions pas vous en suggérer une, coupa Marta Strumpf, sucre et miel. Comme nous n'ignorons pas votre horreur pour les redites, alors que tant de femmes-objets ne demandent qu'à être époussetées, nous avons imaginé qu'en associant nos cinq talents, nous serions peut-être à même de renouveler le plat.

- Sans doute, agrée Attilio, embarrassé. La perspective est invitante. Si cette satanée grippe ne me tenait pas à la gorge, je ne reculerais pas devant l'ouvrage tandis que là, dans mon état, il ne serait pas sage d'avoir les yeux plus grands que le ventre ...
- Ta-ta-ta-ta-ta, pouffe Phyllis en faisant coulisser sa fermeture à glissière. Nous allons vous ouvrir l'appétit, très cher Attilio ...
- Au couteau, s'il le faut, marmonne Luz en aparté.

Il est évident que jamais un individu raisonnable ne doit accepter une telle gageure. La fatigue urbaine et le stress psychologique sont, a eux seuls, déjà suffisants pour rogner les ailes aux pré-somptueux qui rêvent d'égaliser les hauts faits bibliques. Mais, lorsque l'homme est, en outre, diminué par la maladie, il lui est recommandé de se détourner de ces tentatrices à l'écorce fragile, dont on tend à sous-estimer la puissance. Attilio, en l'occurrence, a une réputation à sauvegarder et il s'ingénie, en rassemblant ses ressources, à ne point maculer son livre d'or d'une tache indélébile. Bientôt submergé par une hydre vorace qui déploie en un tout compact le regard ensorceleur de Marta, le front obstiné de Clotilde, les narines frémissantes de Karen et la bouche gourmande de Luz dans laquelle sont venues se planter les incisives de Phyllis, il comprend qu'il se prête au supplice du tonneau des Danaïdes, et vacille. Médite-t-il de s'échapper qu'un bras le cadenasse, qu'une paire de jambes le crochète. Vaillamment, pourtant, il fait face et brûle ses dernières cartouches en un feu intermittent. Aujourd'hui, le dieu de la guerre des sexes n'est pas dans son camp ...

On entend d'ici ses supporters protester : non, vraiment, la partie n'est pas égale. Que vouliez-vous qu'il fit contre cinq ? Qu'il mourût ? ...

C'est exactement ce qu'il lui arrive au matin, au terme d'une nuit de sévices, sur ce champ de bataille qu'il a si souvent chevauché, de conquêtes faciles en victoires acquises.

- Et d'un ! proclame Marta, en tamponnant la sueur du combat qui perle au-dessus de ses lèvres.

Clotilde se relève et soulage sa conscience en décrétant : "C'est tout de même plus agréable que de périr dans un accident de la route".

- Dommage, regrette Karen, toujours sentimentale. Il était plutôt joli garçon, notre Attilio ...

- Pauvre idiot ! jappe Luz. Ils sont tous jolis garçons ... dans le métier.

Minutieusement, les filles se rhabillent et jacassent. Sans le cadavre qui gît sur la couche, on se croirait dans un pensionnat, à l'heure du réveil.

Cette curieuse expérience les a enivrées et les vapeurs d'un succès, qui échauffe leur sang, ne sont pas près de se dissiper. Paradoxalement, de toutes, c'est Marta, l'instigatrice, qui demeure la plus calme, la plus réservée, devant le résultat tangible du plan qu'elle a mijoté. A la voir rengainer ses mollets dans ses bottes, empaqueter ses rondeurs sous le cuir du ciré et rajuster d'une main leste la vague de cheveux qui menace de manger sa frimousse, on éprouve quelque mal à concevoir qu'une aussi petite tête ait accouché d'une pareille monstruosité. Dès l'issue fatale de la joute, elle s'est remise à ruminer.

- A quoi penses-tu ? lui demandent ses compagnes.

- A notre équipe, articule-t-elle, rêveuse. A notre commando ... Vous vous êtes battues toutes les quatre comme de braves soldats ...

Phyllis accueille ce satisfecit en sautillant et écarte le double rideau qui masque la baie panoramique. "Wonderful ! s'écrie-t-elle. La pluie a cessé. On n'aura pas à se mouiller les pieds en sortant. Que dites-vous de cela ? C'est bon signe ...".

- Moi, Marta Strumpf, je vous dis : mes soeurs, au prochain !

L'oracle a parlé. Nulle parmi les présentes ne songe un instant à discuter son arrêt.

LA COURTE ECHELLE

L'hiver est long à Munich et chacun le découpe en tranches selon ses goûts, les sportifs en étirant leurs week-ends à Garmisch ou Oberammergau, les voluptueux en l'entrelardant de chahuts publics et de sauteries intimes. Les gens de cinéma, qui ne perdent jamais une occasion de se montrer, s'illustrent notamment en donnant un bal masqué dans un grand hôtel où l'on invite, outre les gloires et les gloriottes de la profession, tout ce qui brille au firmament de l'actualité par la beauté ou la fortune. Marta Strumpf est toujours parmi celles qu'on sollicite et il n'est pas rare qu'elle participe à ce genre de divertissement flanquée de plusieurs de ses amies dont on a pu dire, sans exagération, qu'elles constituaient à elles toutes l'O.n.u. du plaisir. Cette fois, Clotilde la Française, Phyllis l'Anglaise et Luz l'Espagnole sont venues lui prêter main forte. Karen l'Américaine - la plus vulnérable de ses complices - est restée en rade du côté de Miami à contempler la feuille de palétuvier. Par esprit de corps, ses amies le regrettent sans trop le déplorer. Même amputé d'une unité, leur commando est encore de taille à exercer quelques ravages.

Et, de fait, lorsque les masques sont tombés, que les buffets se dégarnissent et les musiciens s'essoufflent, elles ne manquent pas d'amateurs pour leur proposer un canter d'essai. Parmi ceux qui s'alignent au départ, sur quel cheval miseront-elles ? Un acteur, un banquier, un fils à papa ? Allons, Mesdemoiselles, l'aube pointe : il est grand temps d'annoncer la couleur ...

Le peloton qui les assaille est suffisamment fourni pour que chacune puisse y choisir son champion. Mais, pour elles qui se piquent d'originalité, ce serait trop simple, trop commun et presque trop ...

vulgaire que de s'associer avec des individus différents. Aussi ne s'étonnera-t-on pas qu'avec un ensemble touchant elles jettent leur dévolu sur le même numéro. Il est vrai que, depuis qu'elles se connaissent, elles ont fini par déteindre l'une sur l'autre et par cultiver des penchants identiques en matière de robes, d'accessoires, de colifichets. Sur le chapitre des hommes, elles convergent souvent. S'il en était besoin, ce matin de bal en fournirait la preuve. Par jeu, mais aussi pour la galerie qui les observe, elles font mine, un instant, de se chamailler.

- Il est à moi, proclame Luz, farouche. Je l'ai vu la première.

- Peut-être, lui accorde Clotilde. Il n'en demeure pas moins que c'est vers moi qu'il s'est dirigé.

- La belle affaire ! ironise Phyllis, il ne m'a guère résisté quand je l'ai intercepté.

Marta, pour sa part, s'abstient de revendiquer le sujet. On jurerait, pourtant, que ses yeux de couleur violette se sont creusés et ses noirs cheveux électrostatiques sous le coup de l'émotion, ou d'une inspiration - qui sait ?

Après l'avoir regardée, l'heureux élu devrait trembler de peur, et prendre aussitôt ses jambes à son cou. Mais flatté d'être l'objet d'une dispute, Maximilien - qui dispose de loisirs étendus - ne fuit pas, loin de là. Il a tort.

Clotilde, plus perspicace, a noté chez Marta les signes avant-coureurs d'une poussée de fièvre. Elle plante son coude dans les côtes de son amie et, la bouche en coin, lui murmure :

- Tu ne vas pas recommencer ...

- Tais-toi ! lui enjoint Marta Strumpf qui s'adresse maintenant à Maximilien : "Comme vous le voyez, mon cher Max, vous êtes très demandé. Je suppose que vous êtes trop galant pour énoncer votre préférence ; de notre côté, nous sommes trop bonnes amies pour nous crêper le chignon à votre propos. Evidemment nous pourrions laisser le hasard trancher, nous remettre au verdict des cartes ou des dés. J'ai mieux, je pense, à vous suggérer : que diriez-vous d'appliquer le système de la courte échelle !

- Pardon ? balbutie le jeune homme, dont le sourire béat en un instant s'est assombri.

- N'allez pas prétendre, s'étonne Marta, que vous ignorez tout du procédé. C'est un petit jeu de société qui tend à devenir populaire. Il requiert la participation d'un joueur de sexe masculin et d'un nombre indéterminé de joueuses (autant que possible de belles joueuses, vous comprendrez pourquoi). Il consiste pour le joueur à passer d'une joueuse à l'autre, selon un ordre préétabli, mais il n'atteindra le palier suivant que si la joueuse précédente, satisfaite de sa prestation, y consent. D'où le nom de courte échelle ...

- C'est amusant, reconnaît Max, alléché, et essayant déjà d'étalonner ses futures partenaires.

- Bien entendu, enchaîne Marta, nous vous conseillons de ne rien entamer à froid, au terme d'un bal costumé, avec des muscles rouillés. Nous vous octroyons un délai d'échauffement. Songez que, pour franchir l'échelon, vous devez donner, chaque fois, le meilleur de vous-même. Aurevoir, Max. Sonnez-nous quand vous serez prêt...

Munich, comme toutes les villes sur lesquelles la guerre a naguère soufflé se réclame d'une esthétique futuriste sauf en de rares ilots

où les rêves architecturaux de la bourgeoisie d'empire ne se sont pas écroulés. Il en est ainsi du côté de l'Isar où réside Marta Strumpf. Le contraste est grand entre la façade de sa demeure, sévère et compassée, et l'atmosphère de capharnaüm qui règne à l'intérieur de l'appartement : les plantes vertes menacent de vous y étouffer, les oiseaux de paradis de vous déchiqueter entre deux cris stridents et l'on bute à tout moment sur des statues de nudités que reflètent en cascade des miroirs muraux. Cette exubérance sous un écran de sérénité, voire d'indifférence, correspond assez bien au tempérament de Marta dont la fantaisie se dissimule derrière un visage lisse, et le plus souvent dénué d'expression. On entend un bain couler, quelque part dans la maison. Les filles, en se déshabillant avec moins de soin que de nervosité, ajoutent encore au désordre et jacassent plus fort que les oiseaux.

- Décidément, attaque Clotilde, en s'extirpant à mi-corps de son déguisement, tu n'es jamais en peine d'invention. Nous voilà maintenant parties pour la courte échelle et, lorsque le beau Max sera parvenu au sommet, tu t'arrangeras vraisemblablement pour le faire basculer ...
- Dans le vide, sans doute, complète Phyllis en pouffant.
- En vol plané, précise Luz, qui a de l'imagination.
- Peut-être, convient Marta gravement. L'issue de l'opération ne dépend pas de moi, mais de lui, de son comportement, de son style ...
- Eh bien, en ce qui me concerne, je ne suis pas d'accord, là ! lâche carrément la Française. C'est une chose que de châtier, pour leur versatilité, nos anciens amants ; c'en est une autre que de provoquer un garçon avec lequel nous n'avons entretenu jusqu'à présent que des rapports distants. Ne crois-tu pas, Marta, que tu exagères un brin ?

- Pas du tout, rétorque-t-elle. Primo, Max ne demande qu'à étoffer ces rapports dont tu parles et, secundo, si nous n'avons rien encore, personnellement, à lui reprocher, pense à toutes celles qui n'ont ni notre ressort ni notre force d'âme et qu'il a semées sur son chemin. Pour une fois, soyons altruistes. Vengeons-les.
- Toi, soupire Clotilde, tu serais capable de mener une croisade !

Cette remarque ne suscite, chez Marta, qu'un bref ricanement.

- La baignoire déborde, annonce Phyllis. Qu'est-ce que je fais ? J'en arrête le robinet ?

Quant à Maximilien, en acceptant le principe d'une confrontation échelonnée, il n'a pas pu se défendre d'une pointe d'inquiétude. A quoi veulent-elles aboutir exactement ? Et puis, devant l'attrait de la nouveauté, ses craintes se sont tues ou, du moins, ont été bâillonnées.

Car, lorsqu'il n'est point excité par le piment de l'inédit, le métier de séducteur risque de sombrer dans la routine et l'ennui. Max, en professionnel averti, sait que le désenchantement le guette au coin du lit. Aussi, pour rompre la monotonie d'une série, n'est-il pas ennemi des formules audacieuses. D'une certaine manière, il lui semble même que son honneur est en jeu et que toute défaillance et, à fortiori, toute manoeuvre de recul seraient de nature à ternir des états de service dont il n'a pas eu, jusqu'ici, à rougir. Va pour la courte échelle !

Dès le lendemain du bal, il se met en devoir de figoler sa préparation. Il se flatte de retrouver, en huit jours, la forme de ses débuts que l'usure des ans, la fumée des veilles et l'érosion sournoise des liqueurs de marque ont légèrement émoussée. Il se

meut désormais dans un autre univers que celui dans lequel il a vécu. Ses amis le perdent de vue. Il se lève maintenant à l'heure où il se couchait, enfile un survêtement et part, au petit trot, s'oxygéner dans les allées désertes des Jardins Anglais. Il se nourrit à midi de grillades et de crudités, qu'il arrose d'un verre d'eau minérale, consacre deux heures par jour à la sieste puis se rend ponctuellement dans une salle de culture physique où il manie de la fonte pour améliorer sa résistance à l'effort. Il s'offre ensuite une séance de sudation dans les vapeurs d'un sauna, ingurgite un litre de lait et se couche à l'heure où il se levait dans une solitude effrayante. En une semaine, effectivement, il se sent fin prêt et n'a plus qu'à aller carillonner à la porte de Marta.

- N'oubliez pas, lui rappelle-t-elle, que chaque obstacle est éliminatoire. Toute faute ou tout refus entraîne la disqualification immédiate du concurrent. Nous avons établi entre nous l'ordre du parcours. Vous affronterez successivement Luz qui, de nous toutes, est la moins sophistiquée, puis Phyllis, peut-être la plus perverse, Clotilde, sans nul doute la plus experte, et moi ...

- Vous qui êtes la plus ... quoi ? s'informe Maximilien, avec encore un reste de prudence.

Marta daigne roucouler :

- Ca, vous vous en apercevrez ... si vous y arrivez !

Ce dont Maximilien s'aperçoit, en revanche, dès la première haie, c'est que l'épreuve sportive se double d'un festival folklorique puisque chacune de ses partenaires portera la rencontre sur le terrain de la spécialisation nationale. Cet excès de raffinement - qu'il juge superflu - trouble le candidat qui, pour avoir étudié les us et coutumes de plusieurs pays, craint pourtant d'avoir des

lacunes. Luz, assimile sa fraction à une corrida sans qu'on sache, au hasard des retournements de la situation, qui incarne le matador et qui le toro, et esquive ses assauts plus qu'elle ne s'y oppose jusqu'à ce que la fatigue l'incline à la résignation et, par voie de conséquence, au sacrifice. Quoique singulièrement éprouvé par les figures du ballet, son adversaire, à l'heure de la vérité, conquiert de haute lutte le droit d'accéder au palier supérieur.

Phyllis, elle, est la compatriote des Beatles, une sérieuse référence. Rien de ce qui concerne le rythme, cette musique du corps, ne lui est étranger. L'électrophone donne le ton dans sa chambre à coucher. Dès qu'il fonctionne, elle lui obéit et reproduit jusqu'à ses moindres inflexions, à tel point qu'on a pu prétendre que ses hanches étaient montées sur roulement à billes. Pour son malheur, Max serait plutôt du genre danseur de salon : un pas à droite, un pas à gauche, glissade et ainsi de suite ... Pour demeurer dans la course à ce train, il doit puiser dans ses réserves, d'autant plus que, depuis l'invention du microsillon et du changeur automatique, la musique semble ne plus avoir de fin ! L'essentiel, pour lui, est de ne point démeriter. L'un dans l'autre, il y parvient.

C'est alors le tour de Clotilde. La Française, on s'en souvient, n'avait pas hésité à formuler les scrupules que lui suggérerait cette action - qu'elle continue de trouver gratuite - à l'égard d'un homme qui, pour avoir abondamment péché contre le sexe dont elle et ses compagnes ont embrassé la cause, ne s'est jamais aventuré jusqu'ici à pêcher dans leurs eaux. Aussi sa participation à l'escalade s'annonce-t-elle de pure forme. Prise entre le désir de ne point trahir ses amies et le remords que lui inspire par avance cette manière de forfait, elle consent à se prêter au jeu sans grand enthousiasme. Paradoxalement, ce sera cette réticence qui scellera le destin de Maximilien. A ce point du parcours, le pauvre diable - qui a dû cravacher dès le deuxième obstacle - s'attend à quelque

difficulté majeure et redoute déjà de broncher. Quand il se présente dans l'axe, il n'en mène pas large. Or, à son vif étonnement, l'épreuve n'est assortie d'aucun piège, d'aucune chausse-trape. Il franchit la barrière d'un bond, dans sa foulée. Le voilà rassuré sur ses moyens. Après les épisodes agités de Luz et de Phyllis, cette demi-pause lui permet de trouver son second souffle et de remettre à l'endroit son estomac sens dessus dessous. Ouf ! il a eu chaud. N'eût été ce plat providentiel, il eût été contraint de rentrer, penaud, à l'écurie. Tandis que maintenant il exulte et s'apprête à aborder la dernière ligne droite, le front haut ...

Dans cet état d'euphorie, les avertissements que lui prodigue Clotilde ne peuvent que tomber dans l'oreille d'un sourd. L'engage-t-elle à renoncer à l'ultime fraction ? Il se rit d'elle. Loin de le décourager, son insistance à le détourner de Marta - qu'il attribue à la jalousie - ne fait qu'accroître sa curiosité. Après la course échevelée de l'Espagnole, le rythme endiablé de l'Anglaise et la prestation en roue libre de la Française, il se demande ce que l'Allemande sera encore capable d'imaginer.

- Je vous aurai prévenu. Croyez-moi, désistez-vous ... insiste Clotilde.

- Pas question ; s'obstine-t-il. Grimpe-t-on jusqu'aux trois-quarts d'un mât de cocagne pour ne point toucher le gros lot ?

Pendant qu'il s'escrimait avec ses trois complices, Marta Strumpf s'est livrée dans son dos à un certain nombre de préparatifs, en vue du final. C'est ainsi qu'elle a loué par téléphone, au nom de Maximilien, un chalet isolé dans la montagne au-dessus de Munich, dont elle a réglé le montant par mandat postal. L'endroit est désert, si l'on excepte quelques skieurs qui glissent parfois le long des pentes en coup de vent, enivrés par leur propre descente. La cabane - une ancienne grange - est fort modestement équipée, mais ne manque pas de charme avec ses poutres apparentes. La corde,

avec laquelle le fermier hissait jadis les sacs de foin jusqu'au grenier, pend toujours au bout d'une poulie rouillée.

- N'est-ce pas merveilleux ? s'extasie Marta en la désignant à son compagnon, dès leur arrivée sur les lieux. Songez aux ressources qu'un couple dans notre genre, audacieux et dénué de préjugés, peut tirer d'un pareil instrument.

- Hé, hé ! proteste Max, de nouveau inquiet. Je ne suis pas un acrobate, moi, vous savez ...

Elle pose sur lui un regard légèrement dédaigneux.

- Tiens ! fait-elle, déçue. Je m'étais laissé dire que vous étiez le dernier bourgeon d'une race qui, après avoir chevauché dans les steppes, avait conquis ce pays par le fer et le feu, et par bien d'autres choses aussi. On m'aura trompée.

- Pas du tout ! C'était il y a des siècles. Depuis le temps, notre sang s'est assagi.

- Dommage !

Pour le voluptueux, il est tentant de remonter aux sources, lorsque les conventions n'emprisonnaient pas encore les instincts dans leur carcan. Tel un éclair, c'est une réflexion qui traverse l'esprit de Max en ce moment. Le poêle de faïence ronfle dans son coin. Marta, qui s'extrait de sa fourrure, révèle par la même occasion, sous la robe de tricot, un de ces corps flexibles qui invitent à l'exploit ...

Deux jours plus tard les filles partent en chœur pour la Costa del Sol afin d'y assister à la naissance du printemps. C'est là, loin des neiges tardives et des cieux incléments, que la grande presse, toujours friande de faits divers croquignolets, leur portera comme un écho qui s'épuise la nouvelle du décès de Maximilien. Ce brillant

séducteur, dont les bonnes fortunes ont longtemps alimenté la chronique, a été découvert dans un chalet abandonné, pendu par les pieds, auprès d'un escabeau renversé. Il était mort d'épuisement et d'inanition. La police, après avoir longuement médité, a conclu à une forme originale de suicide. Le motif ? Un chagrin d'amour, probablement ...

Il était mort, en fait, pour n'avoir pas su que, même à la courte échelle, on est à la merci d'un barreau cassé et que, lorsqu'on n'est pas très doué pour la voltige, il vaut mieux ramper que viser les hauteurs vertigineuses. Qu'on se le dise !

RETOURNEMENT DE SITUATION

Deux fois par an, au printemps et à l'automne, Marta Strumpf transporte ses pénates de Munich à Rome dans le but d'y renouveler sa garde-robe. Elle n'a de comptes à rendre à personne et si la mode, même aérée, grève son budget, c'est à elle seule qu'il appartient (en femme indépendante) de trouver le moyen de se renflouer. Les généreux mécènes qui avaient coutume de payer leurs fredaines en carats ont quasiment disparu de la surface de la planète et, lorsque par hasard il en reste un quelque part, il n'ose plus apposer d'hétaïres officielles de peur que son percepteur ne le taxe sur ce signe extérieur de richesse. D'ailleurs, il aurait tort d'effeuiller son chéquier alors que rôdent dans nos villes, si l'on en croit les enquêtes sociologiques, des hordes de musaraignes affamées dont la vertu flanche devant un café-crème accompagné de deux ou trois croissants.

C'est à ce triste état des choses que songe Marta, au fond d'un taxi, en allant accueillir à Fiumicino son amie Karen qui arrive de New York. Aujourd'hui, comme l'a écrit un romancier contemporain, "les dernières femmes entretenues sont des hommes". Dans ce domaine, comme dans beaucoup d'autres, l'argent a changé de mains. Ne serait-il pas temps de renverser la situation en opérant, au besoin, quelques conversions brutales ? En attendant son amie sous la verrière de l'aéroport, Marta, qui se sent l'âme missionnaire chaque fois que ses intérêts (et ceux de son clan) sont en jeu, prépare déjà un plan d'action.

Elle s'ouvre de son projet à Karen qui vient à peine de descendre de l'énorme Boeing :

- Tu es folle ! objecte l'Américaine. Ces messieurs ont leurs goûts. ils ne peuvent pas nous voir en peinture. Même en pyjama, nous courons tout droit à l'échec.
- Tu sembles oublier, note Marta, un peu étonnée, et même déçue par le manque de "combativité" de sa complice, les inépuisables ressources de la rouerie féminine. Tiens, rien que pour nous distraire, je parie qu'avec ton aide je réussirai à débaucher le plus grand misogyne de Rome ...
- Pas Vic, tout de même ?
- Si, Victor en personne. Avoue que, pour un coup d'essai, ce serait un coup de maître ! Si nous y parvenons, Luz, Clotilde et Phyllis ne se pardonneront jamais d'avoir manqué la curée ...

Victor Troon, que ses amis appellent Vic et ses détracteurs Victoire, est anglais, quoique son sang soit largement coupé de whisky écossais. Depuis vingt ans qu'il réside en Italie où l'a conduit l'incompréhension des lois britanniques à l'égard des émules de Corydon, sa réputation s'est assise et l'on sait, dans la société cosmopolite exilée à Rome, qu'il ne prise point, hors des salons, le commerce des dames. Le récent amendement des lois d'outre-Manche ne l'a pas convaincu de rejoindre sa mère-patrie. A Rome, en étoffant les possibilités du recrutement local par l'apport du va-et-vient, il a somme toute ce qu'il lui faut sous la main. Or qui sait, après une aussi longue absence, si le Royaume-Uni sur ce chapitre ne le décevrait point ? Ici, au moins, il connaît son monde sur le bout des doigts et, même en période de vaches maigres, lorsque le cinéma en crise envoie par mesure d'économie ses jeunes premiers et ses "stuntmen" caracoler dans les déserts brûlants d'Espagne ou que la touffeur de l'été chasse les fringants attachés d'ambassade, les bords du Tibre regorgent encore de voyous et les plages d'Ostia et de Fregene de désœuvrés prêts à lui passer un caprice. Est-il

besoin d'ajouter que Vic est pourvu de moyens que l'éloignement de ses sources de revenus et l'inflation ne paraissent pas avoir entamés ? Ne murmure-t-on pas, dans les cercles fermés de la "Roma per bene" que c'est lui qui finance G..., le mignon couturier chez qui, précisément, Marta et Karen se fournissent ? A leurs yeux, c'est plus qu'une déviation : c'est un affront. Leur désir légitime de détourner à leur profit tout ou partie des subventions que Vic dispense libéralement en ... relations publiques bute malheureusement sur un obstacle que d'autres, moins aguerries, jugeraient infranchissable : de mémoire de Romain, l'Anglais n'a jamais accordé de tête-à-tête à une femme, quels que fussent son âge et sa condition. On prétend même, avec peut-être un brin d'exagération, que la seule vue d'une jupe l'importune. Chez lui en tout cas, dans cette via dei Monti Parioli que jalonnent toujours (en dépit du boum immobilier) des villas discrètes clôturées par des parcs, la domesticité au complet porte des pantalons. Pas question, pour l'une ou l'autre des deux amies, de s'infiltrer dans la place en se substituant à une camériste défaillante.

Une étude exhaustive des moeurs du personnel, effectuée à la demande de Marta par une agence de police privée de la piazza Barberini, laisse toutefois apparaître un défaut dans la cuirasse derrière laquelle Victor Troon s'abrite. Si la sincérité des convictions intimes du secrétaire-chauffeur, du jardinier et du cuisinier ne saurait être mise en doute, le valet de chambre, en revanche, est un converti (sinon un opportuniste) dont l'histoire sentimentale, en forme de sinusoïde, tendrait à prouver qu'il navigue aussi bien à la voile qu'à la vapeur, et parfois à la godille. Pour le circonvenir, il suffirait en somme de provoquer une petite rechute ...

- C'est la tâche que je te confie, propose Marta Strumpf à Karen.
- Un valet, tu plaisantes ? se récrie l'Américaine, que la perspective d'une idylle ancillaire à rebours n'enchanté que médiocrement.

- Ma vieille, nous sommes en démocratie, insiste l'Allemande. De plus, ce Raimondo (c'est ainsi qu'il se nomme) ôte sûrement son gilet rayé avant de se coucher. Au lit, le serviteur et le maître sont à égalité d'attributs ...

La pertinence morphologique du raisonnement ébrèche quelque peu la réticence de Karen qui consent à entrer sur-le-champ en campagne.

Les filles ont déménagé illico dans le quartier de leurs futures victimes et élu domicile dans un palace de la via Archimede, une artère en boucle du district de Parioli qu'affectionnent les diplomates du tiers monde, les acteurs étrangers et les starlettes. Sur le plan stratégique c'est une manoeuvre habile car, pour se rendre au "Supermercato", Raimondo doit obligatoirement passer sous leurs fenêtres. Quoi de plus simple, pour Karen, que de l'y suivre et de l'entreprendre entre le banc des poissons surgelés et l'étal de la boucherie ?

Le respect de la vérité nous oblige à signaler que Raimondo, un garçon de vingt-cinq ans qui a embrassé la religion de son patron par pure hypocrisie, a gardé au fond de lui-même la nostalgie des pratiques orthodoxes. Aussi réagit-il aux avances de Karen avec une évidente émotion ; s'il n'écoutait que son instinct, il irait peut-être jusqu'à la bousculer sur une litière de primeurs et de fruits de saison. Doucement, comme on calme d'une promesse l'enfant qui trépigne, l'Américaine l'amène à composition.

- Ce soir, lui suggère-t-elle, verse un somnifère dans le café de ton maître et de tes camarades. A minuit, lorsqu'ils dormiront, déverrouille la grille du jardin et entrouve la porte du perron. Je te rejoindrai dans ta chambre. Ils s'en tireront tous avec une bonne migraine alors que nous, dans l'intervalle ...

Elle n'achève pas sa phrase. Pour toute réponse, Raimondo a poussé un cri de bête qui ébranle jusqu'aux fondations du supermarché. Pour

plus de sûreté, Karen procure elle-même au valet un produit "made in U.s.a." garanti sur facture.

- Deux comprimés par tasse, précise-t-elle. C'est la bonne mesure.

Raimondo, qui joue dans cette histoire sa situation, n'hésite pas, le moment venu, à doubler la dose. A dix heures du soir, chacun dans la villa a regagné son alcôve, la tête lourde, les jambes en coton, en bredouillant une excuse d'une bouche pâteuse. Le valet s'est fait un devoir de les border dans leur lit. A minuit, l'heure du crime mais aussi des galipettes en famille après l'extinction des feux à la télévision, le traître, le Judas livre la forteresse à l'ennemi.

Karen pénètre la première dans le périmètre sacré. Deux bras noueux la saisissent dans l'obscurité au détour d'un couloir et la plaquent brutalement sur le sol carrelé. Elle se garde toutefois de protester de peur de compromettre l'entrée de Marta qui la suit sans faire le moindre bruit. Animée du plus noble esprit de sacrifice, elle souffrira pour la cause. D'ailleurs, souffrir est un bien grand mot. A défaut de délicatesse, son partenaire montre de la vigueur. A la longue, le carreau s'échauffe.

Dans la chambre douillette où il se repose, Victor Troon sourit aux anges sur l'oreiller brodé à son chiffre. A quarante et quelques années, c'est toujours un bel homme chez qui les effets de la culture physique ont heureusement contrebalancé les méfaits d'une vie de plaisirs. Aucune femme digne de ce nom ne saurait rester insensible devant ce corps admirablement structuré qui, pourtant, ne vibre pas pour elle.

- Ce serait vraiment dommage de ne pas le "récupérer", soliloque Marta Strumpf, en voilant la veilleuse à l'aide de son mouchoir.

Puis elle se dépouille de ses vêtements avec dextérité et se coule dans le lit au côté du dormeur béat.

Le pouvoir des drogues qu'on répand à foison sur le marché est, dans l'ensemble, assez mal connu, fût-ce des spécialistes de la pharmacopée. Cachets et pilules provoquent parfois chez le patient (ou, si l'on préfère, le cobaye) des réactions surprenantes. En l'occurrence, le produit que Vic a ingurgité - à forte dose, il est vrai - dans son café inverse la pente de ses inclinations aussitôt que la chair de Marta a effleuré la sienne. Les sceptiques, les tâtilons, les mauvais coucheurs argumenteront sans doute que le sujet, en état second, a été victime d'une méprise et n'a fait que poursuivre en elle le développement logique de son rêve intérieur. A ce raisonnement on répliquera que, même abruti par les barbituriques, Victor Troon ne pouvait en aucune manière confondre le corps de Marta avec celui d'un garçon. Il n'en demeure pas moins que l'épisode ouvre des perspectives troublantes sur les caprices de la nature. Comment ? Voici un homme qui a refusé pendant près de trente ans toute forme d'association, étroite ou distante, avec son complément anatomique, et qui se jette à corps perdu, sous l'effet de quelque vague somnifère, dans une opération de rattrapage accéléré ! Car, pour rattraper, il rattrape ! La jeune Allemande en reste clouée sur place.

Ira-t-on jusqu'à prétendre que la drogue a finalement libéré en lui cette force élémentaire, cet élan primordial qu'une civilisation tarabiscotée contribue à noyer dans les méandres de ses chichis ? Ce serait peut-être s'aventurer trop loin que de célébrer ici la victoire de l'instinct sur l'intellect, le triomphe de la bestialité sur le raffinement. Quoi qu'il en soit, Victor se démène comme un collégien, tandis que, peu à peu, les effets du soporifique s'atténuent. Lentement, il s'arrache aux bras de Morphée et renoue avec l'univers ambiant. Déjà, il ne se méprend plus sur le sens de l'oeuvre dans laquelle, à son insu, il s'est engagé. Mais ses idées, à ce propos, ne semblent pas être encore tout à fait claires.

- C'est toi, Gaston ? interroge-t-il prudemment.
- Je ne suis pas Gaston, gronde Marta en grossissant sa voix.
- Alors c'est Charly ? risque-t-il.
- Pas davantage, rétorque-t-elle sur le même ton.

L'Anglais, perplexe, recule en s'appuyant sur les coudes et découvre, épouvanté, la couronne de crins noirs qui s'étalent sur l'oreiller. Mais aujourd'hui les fluctuations de la mode font que ce n'est pas une preuve concluante, tout au plus un indice. Hélas ! lorsqu'il rabat le drap avec brusquerie, l'horrible soupçon se confirme.

- Gosh ! s'écrie-t-il, atterré. Que faites-vous là, Mademoiselle, dans ma chambre, dans mon lit !
- Farceur ! ronronne Marta en battant des cils. Ne me forcez pas à mettre les points sur les i...
- Mon Dieu ! se lamente-t-il en se tordant les mains de désespoir. Ce n'est tout de même pas avec vous que ...
- Ah, non ? s'insurge-t-elle. Et avec qui d'autre ? Il n'y a que vous et moi dans cette pièce.
- Il doit s'agir d'un malentendu.
- Pour ma part, glousse-t-elle en s'étirant, j'accepte d'être victime de ce genre de malentendu tous les soirs et même, à la réflexion, de temps à autre dans l'après-midi.
- Je suis déshonoré, proclame alors Victor Troon. Songez, Mademoiselle, que l'on rira de moi lorsque cette affaire se sera ébruitée

dans les cercles que je fréquente. Ah, lui aussi ? dira-t-on avec mépris. Ce n'était pas la peine de jouer les puristes. Cette nuit qui s'achève est une tache, une souillure sur un blason immaculé. J'aurais beau plaider la crise de somnambulisme ou le dédoublement de la personnalité, mes semblables me jugeront sur les faits. A leurs yeux, je passerai désormais pour anormal ...

- Il ne tient qu'à vous, avance Marta Strumpf en se revêtant, de sauver les apparences. Vous êtes riche. Achetez mon silence. Je vous assure que tout chiffre accompagné de six zéros, au moins, me fait perdre instantanément la mémoire ...

Victor n'hésite pas. Il porte la main à son chéquier.

- Hou-hou ! Karen ... appelle Marta dans le corridor.

L'Américaine apparaît. Elle se masse les reins tandis que se fait entendre un ronflement de brute.

- Je suis mouïue, avoue-t-elle en bâillant et en s'étirant.

Espiègle, Marta Strumpf agite le chèque sous son nez.

- Aucune importance, ma belle. Nos fonds sont en hausse, oublions les formalités ...

L'histoire pourrait s'arrêter là. Pour Victor Troon malheureusement, elle devait se poursuivre bien au-delà de ce transfert de fonds. Convaincu d'être à sa manière une sorte de Dr Jekyll et de Mr Hyde, qui retourne sa veste dès que le sommeil le surprend, il n'a plus - dit-on - fermé l'oeil depuis et, s'il lui arrive par mégarde de s'appesantir, la vision cauchemardesque d'une femme qui se love à son flanc le couvre immédiatement de sueurs froides. Plusieurs médecins se relaient à son chevet. Aux dernières nouvelles, il s'éteint doucement ...

Quant à Marta Strumpf, elle se porte bien. Merci.

MARTA STRUMPF ET L'HOMME NU

De toutes les amies de Marta Strumpf, la mieux pourvue sur le plan financier est incontestablement Karen. La jeune Américaine a été dotée, en naissant, d'un père qui passe pour un maître-nageur à Wall Street et d'une mère qui encourage de ses deniers les orchestres symphoniques, de préférence quand le maestro est mignon à croquer. Elle-même, dès l'âge le plus tendre, s'est offerte en festin à de nombreux gloutons qui ont allègrement digéré ses mensualités. D'ordinaire, il est vrai, Karen se toque de spécimens qu'on tient pour des originaux, sinon pour de parfaits cinglés. Qu'on en juge sur pièce.

Le dernier en date de ses boy-friends, un nommé Wenceslas Grabinsky, se taille actuellement un succès fou à New York en se promenant partout et toujours dans le plus simple appareil. Dans une société qui aime à cataloguer les individus, la nudité c'est son label. On doit reconnaître à sa décharge qu'à une époque où l'on ne peut plus s'illustrer au polo sans épouser quelque milliardaire un peu blette rien que pour couvrir les frais d'écurie, il n'est point de moyen plus aisé de parvenir à la célébrité que de tomber la veste, et le reste par-dessus le marché.

Et, de fait, Wenceslas est entré, depuis ce coup d'audace, dans la catégorie des VIPs dont dépend l'issue d'une réception ou d'un dîner. Dans Manhattan, les maîtresses de maison se l'arrachent et, en l'accueillant nu sur le seuil de leurs demeures opulentes, plus d'une baisse pudiquement les yeux alors qu'en l'occurrence la plus élémentaire décence devrait les lui faire lever au plafond !

Remarquez que ce pauvre Grabinsky est parfois en butte aux persécutions d'autorités rétrogrades. Lorsqu'il parade dans la rue, indifférent aux morsures de l'hiver, il n'est pas rare qu'un flic le harponne et le conduise au violon. Plus au courant que ses subordonnés de la mutation des moeurs contemporaines, l'officier de police le relâche généralement dans l'heure avec des excuses. Une fois, pourtant, "Wen" a passé la nuit au poste et n'a pu honorer de sa présence le gala de bienfaisance auquel il était convié. L'incident fit d'autant plus de bruit dans la presse que, par exception, il portait ce soir-là un noeud papillon.

Le spectacle que Wenceslas Grabinsky offre de sa personne n'est pas, à proprement parler, inesthétique. Sous tous les rapports, l'homme pourrait se mesurer avec les chefs-d'oeuvre de la statuaire antique. Mais, même si l'on possède les attributs d'un Apollon, n'est-ce pas montrer de l'ostentation que de les étaler en permanence au grand jour ? Karen souhaiterait pour sa part que son amant fit preuve de plus de modestie - d'autant plus que, tout bien pesé, il ne faut pas seulement juger le sujet sur la mine. Or, de l'aveu des intéressés, le cas d'espèce qui nous occupe n'est pas de nature, hélas, à démentir le dicton.

Donc qu'on ne se méprenne point : si Karen s'insurge contre le dépouillement intégral de Grabinsky, ce n'est point parce qu'elle craint que quelque naïve, par la vue alléchée, ne le détourne vers d'autres ruelles. Dans l'aventure, la malheureuse n'encourrait qu'une déception supplémentaire. Non, ce que Karen redoute, c'est que les fantaisies de "Wen" - si, par hasard, le sexe fort dans son entier s'amusait à les copier - ne déplace des femmes vers les hommes le centre d'attraction de la vie en société. Rien que pour se convaincre du danger, qu'on imagine un salon où tous les invités mâles se présenteraient dans le costume d'Adam. Leurs misérables compagnes qui s'échinent à dévoiler tour à tour ou simultanément, selon les caprices de la mode, le relief d'une poitrine, le creux d'une chute de reins ou l'attache d'une cuisse potelée risqueraient d'en être pour leurs frais. Pour des questions de prestige et de

souveraineté, il importe au plus haut point de désamorcer la bombe avant qu'elle ne se fragmente.

Sommé par sa maîtresse de renoncer à sa lubie, Wenceslas Grabinsky défend vigoureusement sa liberté d'expression corporelle.

- De plus, ne manque-t-il pas d'ajouter lorsqu'elle le tarabuste, c'est mon passeport pour la gloire. Tu ne voudrais pas, darling, que je meure dans l'obscurité ?

Lasse de se répéter sans réussir le moins du monde à ébranler sa résolution, Karen finit par appeler à la rescousse les quatre filles avec lesquelles elle a déjà combiné plus d'un mauvais coup : Luz l'Ibérique, Clotilde la Parisienne, Phyllis la Britannique et, surtout, l'Allemande Marta Strumpf que le groupe considère comme son "leader" et qui n'est jamais à court d'invention ...

- De quoi s'agit-il ? s'informe cette dernière à peine débarquée d'Europe dans le duplex de Park Avenue, en reprenant à son compte une parole fameuse qu'on attribue à Foch.

La propriétaire des lieux le lui explique.

- Il en a du culot ! ponctue Clotilde qui déambule dans l'appartement en tenue succincte.

- Est-il ... intéressant ? glisse Phyllis en laissant filtrer un regard d'un bleu limpide au travers de ses cils cuivrés.

- Tais-toi ! lui enjoint Luz, qui - à partir de ces prémices - tire immédiatement une conclusion sans nuances : On n'a qu'à lui faire passer le goût du pain, voilà tout !

- Doucement, doucement ... avise sagement Marta Strumpf. Ne nous emballons pas.

Quelques heures plus tard, après un intermède consacré à la toilette, le conseil de guerre poursuit ses travaux au thé du St. Regis, au coin de la Cinquième Avenue et de la 55ème rue.

Entre-temps, Marta a réfléchi.

- Où allons-nous, énonce-t-elle, si les hommes se mettent à nous concurrencer sur le terrain de la nudité ? De fil en aiguille, nous n'aurons plus qu'à nous rhabiller ...
- Tu l'as dit ! commente lugubrement le chœur des filles.
- Luz a raison, décrète Clotilde. En châtiant le précurseur, nous découragerons le prosélytisme. Pas question de mollir si nous ne voulons pas être frustrées de nos privilèges !
- Avant d'adopter un parti, reprend Marta, le front barré d'un pli, j'aimerais étudier à loisir le sujet. Le cas est nouveau. Il requiert un examen approfondi. Ne pourrait-on pas avoir ce Wenceslas ce soir à dîner, à la fortune du pot, et nous déciderons de son sort après coup, en fonction de son comportement ? Qu'en pensez-vous ?
- Il ne coûte rien d'essayer, approuve Karen en se dirigeant vers le téléphone.

Libre ce soir-là de tout engagement, Grabinsky accepte l'invitation avec joie.

Avouons-le : dans les moments qui précèdent son arrivée chez Karen, le climat est à la curiosité. On ira même jusqu'à affirmer que les

cinq amies, qui pourtant en ont vu d'autres, ne parviennent point à se départir d'une certaine nervosité. Sous l'emprise de l'excitation, elles coincent leurs fermetures-éclair et font sauter leurs boutons, en saluant chacun de ces accidents mineurs d'une bordée de jurons en plusieurs langues.

- Au fond, bougonne Luz la noiraude en remodelant sa coiffure pour la Nième fois, nous nous agitons peut-être pour pas grand-chose. Qui sait si, en notre honneur, il n'aura pas enfilé un caleçon ?
- N'y compte pas trop, prophétise Karen. D'ailleurs, nous ne tarderons pas à être édifiées. Je crois qu'on a sonné.

Elle s'empresse d'aller ouvrir en longeant le buffet froid car, pour ne point ôter à la fête son caractère d'intimité, elle a prudemment congédié les domestiques.

En chair et en os, Wenceslas Grabinsky s'encadre entre les montants de la porte et effleure la joue de sa "fiancée" d'un baiser chaste et distrait.

- Diable, il fait plutôt frisquet, constate-t-il en s'ébrouant. Il tombe même sur la ville une petite pluie glacée ...

Effectivement, quelques gouttes perlent sur ses épaules dénudées et ruissellent le long de son corps sans rien nulle part pour les arrêter.

De la loggia qui surplombe le palier inférieur du duplex, Marta, Clotilde, Luz et Phyllis contemplent le phénomène en contrebas avec des yeux ronds. "Wen" - ainsi qu'elles l'avaient prévu - n'est pas vilain garçon et, si l'on excepte le fait qu'il n'est vêtu en tout et pour tout que d'un bracelet-montre et d'une chevalière, il se réclame d'une parfaite éducation et étale volontiers un répertoire d'excellentes manières. Par exemple, lorsque les filles descendent l'escalier en colimaçon qui relie les deux niveaux de l'appartement, il leur tend la main à tour de rôle et s'incline galamment devant chacune d'elles. De toute la compagnie, c'est lui qui agit avec le plus de désinvolture et, conscient de la nécessité de réchauffer

l'atmosphère, c'est encore lui qui prépare une tournée de drinks.

Avec le concours d'une bonne rasade de whisky, Marta Strumpf finit par avaler sa salive et par retrouver le sens de la parole qu'elle avait provisoirement perdu. Une question lui brûle les lèvres.

- Apparemment, débute-t-elle d'une voix de fausset, vous n'éprouvez aucune gêne à vous exposer aux regards d'autrui ...
- Aucune. C'est chez les autres que je discerne de l'embarras.
- Chez les esprits bornés sans doute, suggère-t-elle en demi-teinte.

Cette hypothèse provoque l'hilarité de Grabinsky.

- Probablement, convient-il avec fatuité en dégarnissant un plat de saucisses miniaturisées. Vous savez ce que c'est : il y aura toujours des gens qui préféreront l'hypocrisie à la franchise. En étant nu, que fais-je d'autre, en somme, que de m'exhiber dans le costume de l'emploi ? Les militaires, les pilotes de ligne, les employés de chemin de fer, les postiers travaillent en uniforme. En tant qu'amant salarié, mon uniforme à moi, c'est la nudité ...
- C'est un point de vue, reconnaît Marta tandis qu'il se sert une portion de dinde rôtie.
- Notez bien, précise-t-il entre deux bouchées, qu'à la différence des sus-nommés, je n'ai pas l'avantage d'alterner tenue d'hiver et tenue d'été. En toutes saisons, je dois me contenter de la même. Les courants d'air, la bise, les frimas ne m'épargnent guère, je vous jure. Rien qu'avec ces misères, mon mérite ne serait pas mince. Mais si l'on ajoute à cela les facteurs d'ordre psychologique, il faut avoir l'étoffe d'un héros pour tenir le coup ...

Ces facteurs ... psychologiques - que Wenceslas Grabinsky vient d'évoquer - ont le don de piquer la fantaisie des filles qui le supplient de développer l'argument.

- Il est évident, confesse-t-il en dépiautant un coeur de laitue, que la condition d'homme nu exige, en premier lieu, une grande forme d'âme. Il serait vulgaire et choquant que celui qui l'assume trahisse ses émotions à tout bout de champ. Il est donc nécessaire de se contrôler sans cesse et au jour d'aujourd'hui, dans un monde où les sollicitations sont constantes, ce n'est pas une sinécure, croyez-moi. En compagnie de cinq jolies personnes dont les charmes se complètent, tout autre que moi-même ne serait-il pas tenté, ce soir, de se laisser aller à la trivialité ? Or vous pouvez constater, mesdemoiselles, que moi je me maîtrise. Je ne suis malheureusement pas certain que mes futurs disciples déploieront autant de caractère ...

En se jetant sur la tarte aux fraises, qu'il chapeaute de deux boules de glace, "Wen" permet à Karen de se concerter en aparté avec Marta Strumpf.

- Ton verdict ? questionne l'Américaine dans un souffle.
- A éliminer, ne serait-ce qu'à titre de mauvais exemple, répond l'Allemande sans hésiter.
- Oui. Mais par quel moyen ? s'inquiète Clotilde qui s'est rapprochée.
- Les moyens du bord, tranche Marta. Quoi que je propose, ne bronchez pas, surtout. Clo, transmets la consigne aux autres. Attention ! il nous observe ...

De fait, en essuyant délicatement ses doigts à un napperon, Grabinsky commence à se préoccuper de la suite du programme. Car il n'est pas de ceux pour qui la vie en société se limite à des échanges purement verbaux. Il consulte sa montre au poignet et esquisse une moue ennuyée que la fine fleur du sexe opposé juge d'ordinaire irrésistible.

- Il est encore bien tôt, remarque-t-il, qu'est-ce qu'on fait pour tuer le temps ? On danse ...

Immédiatement, le corps de Phyllis est saisi de convulsions. Marta lui coupe le sifflet avant que l'Anglaise ait eu l'opportunité de formuler son assentiment.

- Ah ! non, s'écrie-t-elle en feignant la déception. Un homme de votre trempe, dont on vante l'imagination, ne se tirera pas d'affaire avec quelques contorsions. Ne connaissez-vous rien de plus divertissant ?

- Jadis, lui concède Wenceslas, je pratiquais le strip-poker. C'est d'ailleurs grâce à cet exercice que je me suis accoutumé à mon état actuel. Mais maintenant ... si je perds, de quoi me dépouillerai-je ?

- Vous pouvez difficilement vous défaire de votre peau, lui accorde Marta, ironiquement. Alors rabattons-nous sur une innocente partie de cache-cache. Cette demeure est vaste. Nous, les filles, nous y dissimulerons individuellement de notre mieux et il ne vous restera plus qu'à nous dénicher une à une ...

- N'est-ce pas un peu ... puénil ? objecte Grabinsky, pincé.

- Attendez ! Toutes celles que vous découvrirez se feront un devoir, et peut-être un plaisir, de vous offrir sur place un gage. Etant donné votre tenue, il n'est pas utile d'en spécifier la nature.
- En ce cas, je suis votre homme, conclut "Wen" pleinement rassuré sur la maturité du jeu qu'on lui propose. Ne gâchons pas des minutes précieuses. Je me tourne face au mur et je compte jusqu'à cent. 1 ... 2 ... 3 ...

Comme une volée de moineaux, les cinq amies (mais, à ce point du récit, sans doute serait-il plus juste d'écrire : les cinq complices) s'égaillent sans bruit dans le duplex. On voudra bien noter en passant que Marta Strumpf, avant de disparaître dans les profondeurs de l'appartement, s'est emmitouflée jusqu'aux oreilles dans son vison.

- ... 98 ... 99 ... 100 ... finit d'égrener le pénitent.

Certain par avance d'être récompensé de ses efforts, au chiffre fatidique Wenceslas Grabinsky se lance sur le sentier de la guerre en scrutant la moquette d'un oeil de lynx, tel un Indien soucieux d'identifier des traces de pas dans sa prairie. Il néglige volontairement de débusquer Karen, dont on devine la silhouette de grand échassier entre les replis lourds d'un double rideau. Son instinct de chasseur le pousse à rechercher l'inédit. Il n'a pas loin à aller puisque Phyllis, qui n'en est pas à une tricherie près, crochète discrètement sa jambe et le happe à l'intérieur du placard où elle s'est glissée. Leurs formes s'épousent sur un lit vertical de têtes de loup et de manches à balai ...

Mais, aussi succulente qu'elle soit, l'Anglaise n'a fait que creuser l'appétit de "Wen" qui l'abandonne à son support ménager pour se mettre en quête d'une autre proie. Maintenant qu'il a calmé sa

première fringale, il devient difficile sur la qualité et seule Marta l'étrange, l'orgueilleuse, lui semble digne de son palais. Où diable l'Allemande a-t-elle pu se cacher ?

Ici, il convient d'ouvrir une parenthèse pour signaler que les Américains aiment à stocker des produits alimentaires en prévision d'on ne sait quelle future disette. Chaque jour, l'expérience leur enseigne que les réfrigérateurs monumentaux et les congélateurs géants sont incapables d'absorber d'aussi larges quantités de provisions de bouche. C'est pourquoi les appartements les plus récents ont été équipés d'une chambre froide conçue pour recevoir les viandes par quartiers et les préparations culinaires par baquets entiers.

C'est dans la chambre froide sise entre la cuisine et l'office que Marta Strumpf a choisi d'attirer sa victime - d'où la nécessité de se munir d'une fourrure. Par la porte entrebâillée, le regard fureteur de Grabinsky la surprend dans son refuge.

- Ah ! ah ! triomphe-t-il, je vous tiens ...

Et de pénétrer en vainqueur dans la remise frigorifique : bigre !

- Vous avez gagné, agrée Marta. Selon la règle du jeu, je dois payer. Et sur place. Une seconde, vous permettez ? que je protège notre intimité en rabattant cette porte ...

Menue comme elle est, Marta - d'un simple coup de rein - a tôt fait de se couler dans l'interstice et de refermer la porte, ainsi qu'elle l'a honnêtement annoncé, mais en la verrouillant de l'extérieur. L'épaisseur du bois étouffe successivement les cris de protestation, les plaintes puis les gémissements de plus en plus espacés de Wenceslas Grabinsky ...

Au pied de Rockefeller Center, abritée de trois côtés par de puissants édifices et veillée sur le devant par une statue d'Atlas en métal doré, se trouve à New York une patinoire que fréquentent en hiver les enfants des beaux quartiers.

Mais cédonz la parole à un quotidien populaire de la métropole américaine :

"A l'aube, les employés de la voirie n'en crurent pas leurs yeux. L'homme nu était assis sur la glace dans l'attitude méditative du Penseur de Rodin, ou peu s'en faut. Il était raide. Sur les circonstances de sa mort, les autorités répugnent encore à se prononcer. A-t-il été nuitamment déposé au beau milieu de la patinoire dans cet état ? Ou bien, promeneur aventureux, s'est-il endormi sur les lieux pour être progressivement transformé en iceberg ? Dans l'incertitude, un conseil : ne sortez pas le soir sans emporter une laine ...".

MARTA STRUMPF ET LA NYMPHETTE

Dans un monde qui s'oriente vers le culte des loisirs, les mers du globe sont exploitées douze mois par an par les organisateurs de croisières. Si l'on en croit leurs prospectus, lorsqu'il pleut à Manchester, à Anvers et à Toulouse, le soleil luit à Tripoli dans un ciel sans nuages ; et, lorsque l'hiver commence à mordre dans les îles de la Frise, on continue de s'exhiber en petite tenue sur les plages des Caraïbes. Certes, les navires qui transbordent l'inépuisable cortège des éternels vacanciers ne sont pas toujours en mesure de rivaliser, en tonnage et en prestige, avec ces nobles coursiers de l'Atlantique que la crise a déroutés. Mais, l'un dans l'autre, ils remplissent leur office et, sans jamais viser la conquête de quelque "ruban bleu", ils contribuent à nourrir les inscrits maritimes tout en ouvrant les portes du grand large aux citoyens déprimés.

En veine d'évasion, Marta Strumpf avait décidé de but en blanc de convier ses compagnes à un périple en Méditerranée avec le secret espoir que les hommes seraient, pour une fois, rayés de leur agenda. Hors saison, les croisières ont en effet la réputation de n'être fréquentées que par d'inoffensifs retraités. Tour à tour, Clotilde la Française, Karen l'Américaine, Luz l'Espagnole et la très britannique Phyllis acceptèrent d'enthousiasme. Comme les voyages forment, paraît-il, la jeunesse, cette dernière arriva flanquée de sa soeur cadette, Jill, qui venait à peine de fêter ses 15 ans. Ainsi, avait pensé l'Anglaise, on ferait d'une pierre deux coups : les filles se remettront des fatigues de leur vie sentimentale tandis qu'aux escales la gamine s'initiera aux beautés des civilisations disparues. Une mince couche de vernis ne nuit pas au développement physique d'une adolescente.

C'est donc avec une parfaite sérénité d'esprit que le groupe embarque à Naples sur un paquebot polonais égaré, qui a carrément tourné le dos à son port d'attache de Dantzig. Ce modeste bâtiment, dont le nom de baptême ne se décompose qu'en consonnes, offre un assez bel exemple de coopération internationale : l'équipage est naturellement polonais ainsi d'ailleurs que les femmes de chambre ; les stewards et les vins, par contre, sont italiens alors que les notes de bar se règlent en dollars américains. De cette manière, chacun - quelles que soient ses préférences - est sûr de trouver son compte.

L'itinéraire, qui décrit une large boucle à l'intérieur de la Méditerranée occidentale, promet d'être de tout repos. A elles six, les amies occupent trois des quatre cabines de luxe du bateau. Marta cohabite avec Karen, Clotilde avec Luz et Phyllis avec sa frangine. C'est bien entendu la petite classe qui créera des problèmes à ses aînées.

Qu'on n'aille pas imaginer pour autant que Jill soit une dévergondée. Non, la pratique du libertinage exige une solide préparation intellectuelle que les facultés de la gosse sont incapables d'assumer. Le danger qu'elle représente pour le sexe opposé provient précisément de son inconscience. Vous savez ce que c'est, à son âge : pour un rien on galope, on sautille, on se trémousse et, dans une splendide envolée, on révèle le dessous des cartes aux yeux de la gloutonnerie masculine. Or, par malchance, le coureur automobile Germain Barnabé - qui a récemment embrassé les bottes de paille au Grand Prix d'Argentine - figure au nombre des passagers et, si l'on se fie à sa légende, il ne court pas uniquement en formule I.

Soucieuses avant tout de récupérer leur souffle, les filles ont systématiquement découragé ses travaux d'approche et, piqué peut-être dans sa vanité, le séducteur débouté est tenté - par vengeance ou par jeu - de mordre dans le fruit vert. En dépit d'une légère claudication, qu'il conserve en souvenir de son accident, il a

poursuivi Jill à terre dans les ruines de Sicile et de Tunisie, anxieux de lui prouver que tous les Apollons ne sont pas forcément de pierre. A ses avances, l'enfant n'a répondu qu'en ricanant surtout lorsqu'elles étaient appuyées manuellement - ce qui est déjà, à tout prendre, une manière de reddition.

De leurs chaises-longues, Marta et ses compagnes ont noté les progrès d'une affaire qui menace de tourner au vilain. Il n'y a pas si longtemps qu'elles-mêmes, victimes de leur naïveté ou plus probablement de la curiosité, amorçaient sur un coup de tête des carrières amoureuses fertiles en rebondissements. Aussi, ne serait-ce que pour prolonger l'état d'innocence de Jill et lui épargner, pendant quelques mois encore, le besoin de recourir à cette drogue, délibèrent-elles sur le pont en séance plénière.

- Je connais ma soeur, avertit Phyllis. Elle possède un caractère analogue au mien. Lui interdire la chose équivaldrait à la jeter dans les bras de ce Barnabé.
- Et alors ? s'écrie Clotilde, réaliste. De toute façon, on ne peut pas reculer indéfiniment l'échéance. Avec lui, on sait où on va tandis qu'avec un autre, plus jeune et moins aguerri ... Et puis c'est un Français, ajoute-t-elle avec une pointe de chauvinisme.
- Un Monégasque, corrige Karen. Je me suis renseignée auprès du commissaire de bord.
- C'est presque aussi bien, patauge Clotilde, déçue dans son patriotisme.
- La couleur de son passeport n'a que faire dans notre histoire, tranche Marta. La question est : oui ou non, allons-nous assister sans broncher à ce forfait ?

- N'exagérons rien. Disons tout au plus : cette formalité, atténuée en souriant l'Américaine.
- Ce forfait, gronde Luz dont le teint s'échauffe. La petite cède au premier venu. Si elle avait le choix entre plusieurs candidats, elle ne se donnerait certainement pas à celui-là. Moi, rappelle-t-elle attendrie, c'était avec un cousin ...
- Pedro, on le sait ! ponctue ironiquement le chœur des amies pour couper court aux réminiscences de l'Espagnole.

Toutefois, l'argument de Luz n'est pas sans fondement.

- Il est de fait, convient la Française rêveuse, que, si Jill ne craignait pas de passer pour une gourde, elle se réserverait pour un gars de sa génération. En un sens, ce Barnabé lui force la main ...
- Je ne vois qu'une solution, conclut Marta Strumpf. Dressons entre elle et lui le barrage de nos corps. C'est bien le diable, fabriquées comme nous sommes, si l'une ou l'autre d'entre nous ne réussit pas à sauver l'enfant en absorbant le choc.
- Merci, s'insurge Karen. Et nos vacances, qu'est-ce qu'elles deviennent ? Moi, en tout cas, je suis en congé. Le médecin m'a recommandé : pas de surmenage.
- Il s'agit de ma soeur, murmure douloureusement Phyllis.

Le côté pathétique de son intervention emporte les dernières réticences. Le plan de Marta est adopté à l'unanimité.

Le paquebot polonais vogue ou, plus exactement, cabote en direction d'Alger. Mais les filles ne se soucient guère d'admirer l'étroite bande côtière qui serpente au pied des montagnes de Kabylie comme

un diorama permanent. Elles sont bien trop occupées à rivaliser d'audace et d'inventions pour débaucher Germain Barnabé.

Le malheureux, qui s'était résigné à leur froideur et qui les tenait pour les adeptes d'une ligue de vertu, est soumis brusquement à un régime de hautes pressions qui amène progressivement sa température au point d'ébullition. En l'espace de quelques heures, après un défilé de mode où il est à même de comparer sur pièces les avantages du "Nude Look" et de plusieurs variétés de "See Through", il n'ignore plus rien de leurs atouts respectifs ni, d'ailleurs, de leur complaisance. Va-t-il opter pour Karen aux jambes de gazelles ou pour la confortable Clotilde qui survole le plancher à une altitude moins élevée ? Pour la brûlante Luz qui a du nerf jusque dans les talons ou pour Phyllis la rouquine et sa poignée de taches de son ? A moins qu'il ne se décide, tout compte fait, pour Marta l'Allemande énigmatique dont les courbes respectent, sous un faible volume, la règle d'or de la perfection ? ...

Plus d'un honnête homme, à sa place, serait plongé dans la perplexité. Pas lui, figurez-vous. La manoeuvre lui semble trop ... globale pour ne pas avoir été préalablement concertée. Il se méfie de ce renversement de la vapeur et, doutant de l'issue du manège, ne lâche pas la certitude d'un os à ronger pour la perspective d'un festin de roi. Plutôt que d'aiguiser son appétit sur des leurres et de saliver en vain, il se contentera de Jill. Le manque d'ambition paye parfois ...

L'attitude négative de Germain Barnabé a le don d'irriter considérablement les filles qui n'ont gagné, dans l'opération, qu'un regain d'intérêt de la part des membres de l'équipage.

- Ma parole, il nous snobe ! explose Clotilde, rouge de colère.
Pour qui se prend-il, ce --- ?

- Chut ! lui enjoit Marta, le front barré d'un pli. Ce n'est que le premier round. Au second, je vous le promets, nous vaincrons par K.O. Tout bien pesé, précise-t-elle après réflexion, il est peut-être temps de gagner la confiance de Jill. Je m'en charge, si tu es d'accord, Phyllis.

Avec la bénédiction de l'Anglaise, Marta Strumpf bloque l'adolescente dans un recoin de la coursive.

- Jill, demande-t-elle, que penses-tu de M. Barnabé ?

- Il est "super", répond la gamine en mâchant de la gomme.

C'est évidemment un jugement sans nuances. Mieux qu'un long discours, il traduit la rapidité avec laquelle se creuse le fossé entre les générations. Quelques années de plus et hop ! voilà qu'on n'a déjà plus de vocabulaire en commun.

- J'espère, enchaîne Marta, que tu sais exactement où il veut en venir. (La gosse lui lance un regard sournois et fait des bulles avec son chewing-gum). Bon. Remarque que je ne me scandalise pas. Nous sommes toutes passées par là, à ton âge ou même (ici, l'Allemande soupire) avant. Seulement, tant qu'à sauter le pas, autant le faire en beauté de manière à conserver de l'aventure un souvenir glorieux, hein ? Dans ce genre de cérémonie, le décor, l'atmosphère, l'environnement jouent leur rôle au même titre que ... que l'art de l'exécutant. Que cette croisière au moins serve à quelque chose en procurant un cadre à ton initiation. A Alger, notre programme prévoit une promenade nocturne dans la Casbah. Je me débrouillerai, moyennant quelques dollars, pour te dénicher une retraite où tu rencontreras ton amoureux. Une pointe d'exotisme ne nuira pas à son inspiration. Mais, jusque là, défends ton intégrité et, pour plus de sûreté, motus !

- Toi alors, proclame la nymphette en lui sautant au cou, tu es une drôle de copine. Tu comprends les jeunes, quoi !

Marta Strumpf ne cille pas plus qu'une divinité d'Orient.

Oreste, le steward génois qui supervise le service des cabines de luxe, est un homme de ressources qui, sur la simple vue d'une liasse de billets, serait capable de vous décrocher la lune rien qu'en grim pant sur un tabouret. A peine le navire a-t-il longé la jetée de l'Amirauté pour s'amarrer à quai que déjà il a dégoté, dans le haut de la Casbah, une maison convenablement aménagée dont il rapporte triomphalement le clef et qu'il garantit vide de tout occupant.

- Par un heureux hasard, explique-t-il à Marta en la lui désignant sur plan, l'entrée se trouve située sur la plage à droite de la mosquée Sidi Abdéramane d'où partira, ce soir, notre excursion. Rien de plus facile, dans l'obscurité, que de se glisser à l'intérieur en douce ...

C'est également l'avis de Germain Barnabé que Jill informe de ces dispositions dont, sur le conseil de l'Allemande, elle s'attribue le mérite.

- Sur le bateau, commente-t-elle, pas question de bouger sans se cogner au plafond. Là-bas, on sera au large ...
- C'est une excellente idée, admet le séducteur potentiel assez étonné par la décontraction de sa future conquête.

Décidément, la petite classe - songe-t-il à part lui - n'a de leçons à recevoir de personne.

Dans le courant de l'après-midi, Marta a inspecté les lieux et

acquis, en traversant le marché, un lot de djellabas et un pot de henné. La bâtisse, construite en carré autour d'une cour, n'est agrémentée d'aucune ouverture sur l'extérieur à l'exception de la porte percée d'un guichet. Les appartements réservés en principe aux femmes sont logés à l'étage supérieur et débouchent sur une vaste terrasse. C'est là, décrète-t-elle, qu'elle conduira Jill, le moment venu ...

Lorsque les touristes se rassemblent, après le dîner, devant la mosquée, nul ne remarque que l'adolescente et Marta, puis les quatre filles faussent compagnie à la société. Barnabé moins que quiconque car, même si l'on peut s'enorgueillir comme lui d'un palmarès de champion, on n'affronte jamais ce genre d'épreuve sans un brin d'émotion. Le coeur battant, il s'éclipse enfin pour piquer droit sur la maison.

A sa vive surprise, il y est accueilli par cinq mouquères voilées et badigeonnées au henné qui, en raison de la touffeur de l'air, n'ont revêtu en tout et pour tout qu'une mince robe de soie. Voilà, se dit-il, un pays où l'on ne manque pas de domestiques. Il s'enquiert de l'endroit où l'attend la "petite Anglaise". Mais les femmes ne l'entendent pas de cette oreille et prétendent procéder d'abord à sa toilette. C'est une tradition, affirment-elles dans un sabir de leur invention. Va pour les ablutions, consent-il intrigué, avec le pressentiment que la science indigène ravigotera son tempérament.

En un clin d'oeil, il est dépouillé, immergé dans une vasque, lavé, frictionné, massé. Il lui semble parfois que les gestes s'égarerent et que, loin de le fortifier, leur action véloce tend à le diminuer. Mais, dans l'ignorance des usages locaux, il n'ose protester. Du reste, ouvrir la bouche devient périlleux quand des mains vous plaquent au fond d'un bassin. Ses paupières s'alourdissent et il se débat inutilement dans l'eau opaque. En coulant, il s'émerveillera que l'odeur que dégagent les corps souples qui s'affairent

soit plus proche d'un parfum de grand couturier que de l'âcre senteur des épices. Sa dernière pensée se manifeste à la surface du bain sous forme de bulles ...

Les filles, qui abandonnent leur déguisement, n'ont plus qu'à se débarbouiller et à regagner le bord comme si de rien n'était.

Avant de s'en aller, Marta monte récupérer Jill qui boude, la tête appuyée sur le poing. Apparemment, elle a cessé d'espérer.

- Il m'a posé un lapin, fulmine la nymphette vexée. Ca m'apprendra. Ces vieux, on ne peut pas compter dessus !

En silence, Marta Strumpf approuve.